

PENSEZ COMME UN HISTORIEN : LES CENT DERNIERS JOURS

Feuille de travail : Activité 4

Utilisez cette feuille de travail afin d'accompagner l'activité 4 du guide pédagogique *Pensez comme un historien : Les Cent derniers jours*.

Lisez les extraits sélectionnés de *L'épopée du 22^e Bataillon* de Claudius Corneloup comme base pour les exercices de l'activité 4.

Conseil aux enseignants: Les extraits sont écrits dans un niveau de langue élevé. Lisez-les avec vos étudiants afin de les décortiquer.

Cliquez [ici](#) afin de lire le livre entier de Corneloup sur le site de *Bibliothèque et Archives nationales du Québec*.

1. « Ce n'est pas un travail d'érudit que j'offre aux lecteurs qui s'intéressent encore au 22^{ème} bataillon canadien-français. M'éloignant de toute étiquette littéraire et bannissant le style et les mensonges de l'art, ainsi que tous ses artifices, négligeant l'embellissement factice des grandes vérités, j'ai tenu à me dégager librement de certaines adhésions à ces événements tragiques, toujours humains, et à n'en faire, au lieu d'une œuvre de science, qu'un simple composé de sentiments, écrit au fil de la plume, au hasard, au jour le jour, comme il convient, pour l'offrir aux humbles, aux grands-pères, aux mères, aux femmes, aux fiancées et aux enfants de nos soldats morts pour la patrie. » (p.7)

2. « J'ai écrit ces pages pour tous ceux qui ont souffert, vécu et pleuré dans les tranchées; j'ai écrit pour tous les blessés qui ont généreusement donné leur sang, pour tous les parents et amis de ceux qui ne sont plus; j'ai écrit pour celles et pour ceux qui ont pansé nos blessures, qui nous ont aidés et pour toutes les saintes âmes qui ont prié pour nous. » (p.7)

3. « Un bataillon peut passer inaperçu; une brigade attire l'attention. Dans ce mouvement de troupes, il n'y avait pas qu'une division, mais tout le corps Canadien [...]

L'animation devenait extraordinaire. Sur les routes, dans les champs, dans les sentiers battus, les bataillons suivaient les bataillons; la cavalerie se massait le long des pentes boisées; aux piaffements et aux hennissements des chevaux, la grosse artillerie, installée sur de puissants tracteurs, grinçait dans les ornières; les tanks affluaient, masses grises et sourdes, ronflant sourdement; et, plus loin encore, des taches incolores, couleur de terre, groupées dans une étendue houleuse, débordante d'hommes, de matériaux enterrés dans la pénombre. » (p.125)

4. « A dix heures quarante-cinq, notre tour arriva. [...] Les soldats du 22^{ème} passèrent par-dessus le 18^{ème} bataillon. Le village fut débordé. A ce moment, un L. V. G. [avion] allemand nous survola et signala par deux fusées notre présence. Le moment devint critique. Dix obus par seconde tombaient sur notre passage. Nous courûmes de l'avant. Nouvelle menace. Les mitrailleurs boches, dissimulés derrière les arbres et les haies, opposaient une farouche résistance; ils reculaient en bon ordre, méthodiquement, causant quelques pertes. [...]

Les tanks continuaient sans arrêt leur besogne destructive, semant une terreur diabolique. Ils allaient, revenaient, contournaient les postes ennemis, les écrasant ou les mettant en fuite, toujours suivis par les phalanges de Courcellette, d'Ypres, de Vimy, de Lens, de Paschendaëlle, en files interminables. » (p.128)

5. « Le terrain [à Arras] était labouré entre les deux lignes adverses à un tel point qu'il ressemblait aux terrains battus de Vimy. [...]

Entre les franges de deux armées qui se regardaient dans l'ombre, la nôtre avait tous les désavantages. Enfoncée dans une crypte, paralysée, elle semblait être effleurée par quelque effrayante obscurité. Collée et acculée dans des terrains marécageux d'une consistance évasive, labourée par d'innombrables ornières aux éboulements vaseux et soumise à une rigoureuse observation, elle ne pouvait faire aucun mouvement sans être remarquée. L'autre, au contraire, solidement installée sur un plateau, dont une profusion de chemins et de routes facilite le ravitaillement, le renfort, au besoin la retraite, l'autre—l'armée ennemie—guette sa proie, accumule ses mitrailleuses, avance ses canons légers de calibre 37. Elle se sent vaincue, elle sait que, sous peu, il faudra abandonner sa cachette, fuir, fuir, éperdue [...] Le recul, oui, mais pouce par pouce défendu avec acharnement. » (p.138)

6. « [Au Bataille de la Scarpe] Le colonel Dubuc tomba [blessé, pas tué] en tête de ses hommes ; le major Vanier y laissa sa jambe ; les majors Routier, Roy et Archambault, le capitaine Morgan, les lieutenants Lamothe et Lemieux, voilà toute la liste des décorés qui s'éteint, toute la gloire du passé qui s'aurole dans une sanglante apothéose. Le capitaine Morgan, lui, resta trente-six heures, malgré de nombreux efforts désespérés, dans le triste "no man's land".

Sur les 22 officiers qui participaient à cette lutte homérique, pas un ne fut épargné. Sur les 600 hommes de choc et d'assaut, seulement 70 valides se présentèrent à l'appel. La position conquise fut gardée. [..]

Et en arrière des lignes, parmi la légion des morts, des sons inarticulés montaient vers le ciel : c'étaient des âmes en détresse qui demandaient du secours ; des cœurs blessés qui abandonnaient le chemin de la vie ; des corps malades qui avaient trop souffert dans leur chair [..]

Quand, une fois la nuit venue, le silence fut rétabli, une plainte douce comme une psalmodie s'éleva vers les étoiles brillantes. C'était un tableau vivant, sublime, où toute la poésie de la guerre s'était purifiée; 300 de nos blessés rêvaient, endormis dans un lit de rosée. » (p.139)

7. « Le 22^{ème} est dirigé sur Croisilles, puis à Fontaines et à Quéant, sur la ligne Hindenburg. Soumis aux violences des bombes aériennes et aux bombardements à longue portée, il se maintient. Etapes sur étapes, marches forcées à travers ce pays couvert de filaments, sous les pluies torrentielles, dans les boues, dans les trous, il suit, en réserve, les avances canadiennes qui n'arrêtent plus, attendant les renforts. Six cents conscrits arrivent. Ils ont tous la bonne volonté. Ce sont des jeunes gens alertes et solides. Mais ils ne connaissent rien à la guerre.

Nous aurions cru à une sourde hostilité entre les volontaires et les appelés. Les tragiques événements de Québec, par leur répercussion mondiale, avaient atteint notre prestige et terni notre gloire. Il n'en fut pas ainsi. On oublia. On leur fit comprendre que c'était non seulement pour l'intérêt de la France et de l'Angleterre qu'ils étaient appelés, mais pour l'intérêt du Canada. La paix ne pouvait régner sur le monde avec la puissance du militarisme allemand. Il fallait l'écraser, l'annihiler afin que tout le monde puisse vivre heureux à son foyer et se chauffer à son soleil. » (p.141)

8. « Plus de quatre années sont passées, et durant ces quatre années le 22^{ème} a grandi de cent coudées, s'élevant au-dessus du sublime et conservant intacte la plus pure des gloires militaires. Durant ces quatre années, quoique toujours dans la violence des combats, jamais il n'a cédé un pouce de terrain, jamais il n'a connu le recul.

Après Kemmel, St Eloi, Zillebecke, le saillant d'Ypres, Courcellette, Régina, Angres, Neuville St Waast, Vimy, Lens, Passchendaele, Mercatel, Neuville-Vitasse, Amiens et la Somme, Chilly, Cherisy, Cambrai, Valenciennes et les attaques foudroyantes dans la province du Hainaut, après la prise de Mons par les troupes canadiennes, le 11 novembre, le jour même de l'armistice, après tant de luttes, tant de sacrifices accomplis dans ces noms historiques, le populaire bataillon, unissant son cri de joie à l'alléluia de la paix chanté par tout un univers, gagna les rives du Rhin animé des nobles sentiments d'un vainqueur magnanime. » (p.146)

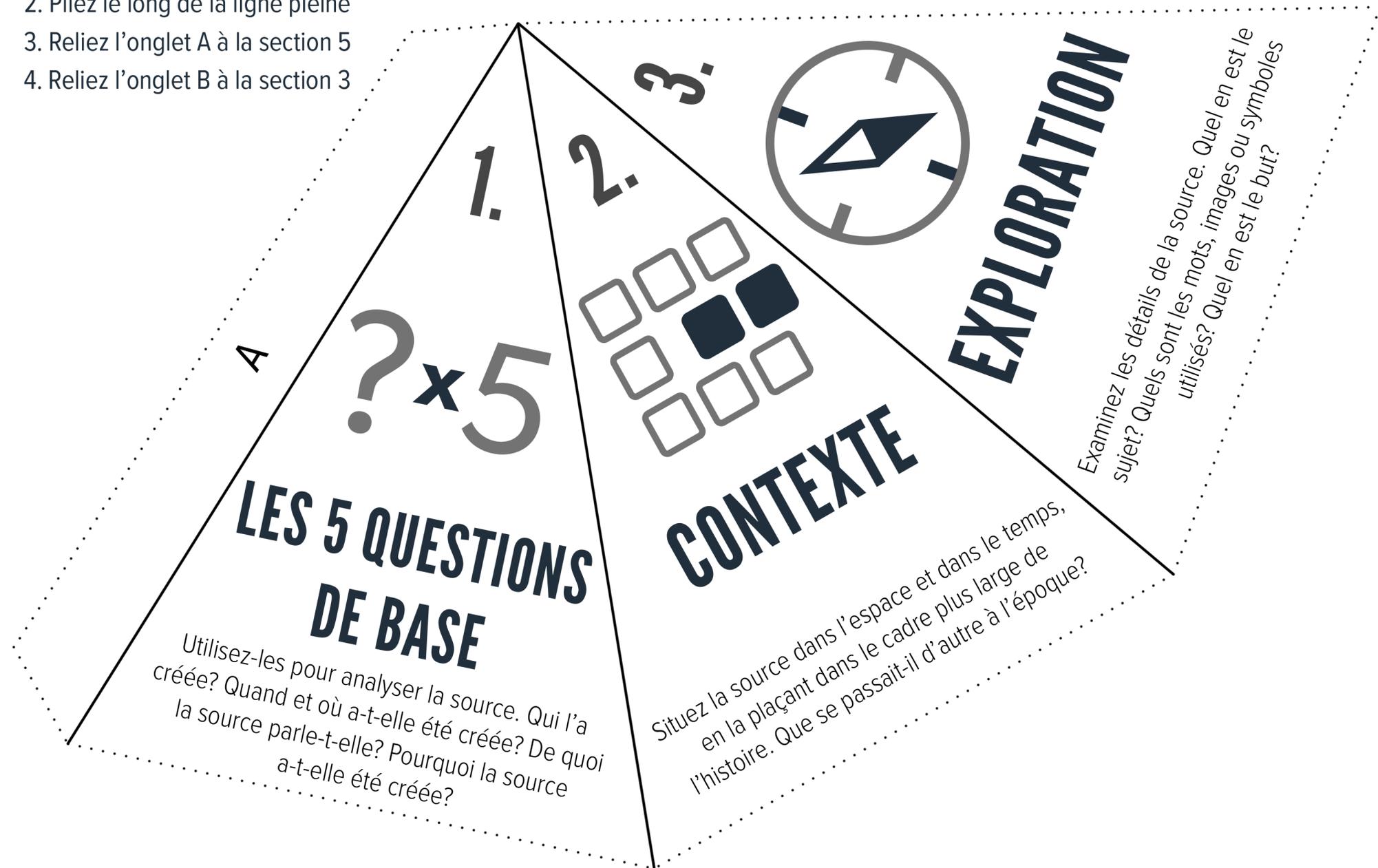
9. « On a beaucoup parlé du 22^{ème}; on en parlera toujours: son œuvre est immortelle ; —c'est tout un poème dont, du prologue à l'épilogue, le merveilleux des écrits n'atteindra jamais la sublimité des actes. » (p.149)

10. « En avant, toujours en avant, nous marchons guidés par l'étoile de la paix prochaine et poussés par une force invisible. Dans le désordre des hordes, des confusions et des cadavres enchevêtrés, parmi les landes exterminées desquelles émergent mille objets déversés, le long des canaux grossis par les dernières pluies, sous les brèches tailladées à coups de canon, sous les furies de la grêle, sous les rafales de feu, sous la mitraille, nous avançons[,] laissant derrière nous nos morts et nos blessés. » (p.143-4)

PYRAMIDE EN 3D : 5 ÉTAPES DE L'ANALYSE DES SOURCES PRIMAIRES

INSTRUCTIONS

1. Coupez le long de la ligne pointillée
2. Pliez le long de la ligne pleine
3. Reliez l'onglet A à la section 5
4. Reliez l'onglet B à la section 3



PYRAMIDE EN 3D : 5 ÉTAPES DE L'ANALYSE DES SOURCES PRIMAIRES

INSTRUCTIONS

1. Coupez le long de la ligne pointillée
2. Pliez le long de la ligne pleine
3. Reliez l'onglet A à la section 5
4. Reliez l'onglet B à la section 3



PENSEZ COMME UN HISTORIEN : LES CENT DERNIERS JOURS

Utilisez cette feuille de travail afin d'accompagner l'activité des 5 questions de base du guide pédagogique *Pensez comme un historien : Les Cent derniers jours*.

.....

<p>QUOI?</p> <p>De quel type de document s'agit-il?</p>	
<p>QUI?</p> <p>Qui est l'auteur/ créateur du document? Que pouvez-vous déduire au sujet de l'auteur grâce aux extraits?</p>	
<p>QUAND ET OÙ?</p> <p>Quand et où le document a-t-il été créé?</p>	
<p>POURQUOI?</p> <p>Pourquoi le document a-t-il été créé? Quel était le public visé?</p>	

PENSEZ COMME UN HISTORIEN : LES CENT DERNIERS JOURS

Utilisez cette feuille de travail afin d'accompagner l'exercice *Tirer des conclusions* de l'activité 4 du guide pédagogique *Pensez comme un historien : Les Cent derniers jours*.

En vous basant sur les preuves du témoignage de Corneloup, développez des conclusions au sujet de ses pensées, ses émotions et ses valeurs, ainsi que de ses expériences avec les soldats canadiens français du 22^e Bataillon durant les Cent derniers jours.

	Preuves	Conclusions
1.		
2.		
3.		
4.		
5.		

PENSEZ COMME UN HISTORIEN : LES CENT DERNIERS JOURS

Utilisez cette feuille de travail afin d'accompagner l'exercice Trouver des preuves de l'activité 4 du guide pédagogique *Pensez comme un historien : Les Cent derniers jours*.

En paires, comparez le compte-rendu de Corneloup avec une lettre écrite par Armand Thérien, un soldat du 22^e Bataillon (ci-dessous). Trouvez les similarités et les différences entre le témoignage de Corneloup au sujet des cent derniers jours et la lettre de Thérien, et notez-les dans le tableau.

Point de comparaison	Similarités	Différences
1.		
2.		
3.		
4.		
5.		

26 août 1918

À 3 hrs du matin, nous nous dirigeons vers notre poste d'attaque indiqué par nos officiers. Conduit par eux, nous sortons des tranchées aux portes d'Arras, et nous nous dirigeons vers un petit chemin de fer à environ 800 [verges] au nord d'Arras. Nous nous trouvons à environ 50 [verges] des Allemands, et le silence est de rigueur, car le moindre bruit peut révéler notre dessein d'attaque. Des temps en temps, un obus allemand ou Allié, passe en sifflant au-dessus de nos têtes, pour aller essayer de frapper l'une ou l'autre artillerie. Tout est silence ; l'on nous place par section... et puis par wave [vague d'assaut] : l'on entend que la voix brève et étouffée du Capitaine donnant ses ordres ; puis, un aéroplane passe, troublant le silence du bruit de son moteur. Pas un coup de fusil ou de mitrailleuse ; les fritz [les Allemands] ne s'attendent pas à une avance.

Le capitaine passe le rhum. Nous attendons le signal ; encore dix minutes. Nous parlons bas, échangeons nos réflexions.

Un vieux soldat canadien-français à côté de moi, me dit : « C'est ta première attaque, c'est pourquoi tu es joyeux ; mais, moi j'en ai vu plusieurs autres, et je sais ce que c'est ». Puis il continue : « Si tu es blessé, jette ton fusil, équipement, ne garde que ton chapeau de fer et ton masque à gaz, et puis, va en arrière ; mais, ne te fait pas prendre dans le feu de barrage, car tu es fini. » Je ne sais ce que c'est, mais je me sens gai, brave, je hais les « fritz » et voudrais tous les tuer (effets du rhum).

« 2 minutes », nous dit le Capt. « „Nous avançons 100 vgs à toutes les 4 minutes, obliquant vers la droite. »
« Cheer up, boys, nous prenons notre objectif ou nous mourrons. »

3 hrs. Une fusée. 2 secondes. Le feu de barrage ouvre. Bombardement terrible. Les Allemands sont une minute indécis [sic], puis ouvrent à leur tour leur feu de barrage. C'est incroyable. Ce n'est qu'un roulement, qu'un éclair ; 4 minutes. Nous avançons ; 10 hommes tombent autour de moi, tués par notre artillerie. Qu'y a-t-il ? Erreur de calcul ? Je ne sais. Une autre sorte de fusée. Signal d'allonger le tir.

Nous avançons. Les obus éclatent à nos côtés, au-dessus de nos têtes ; les balles sifflent à nos oreilles. Les hommes tombent. La peur me gagne ; je voudrais être blessé, et j'ai peur de l'être ; j'ai peur, car, ce qui se passe est incroyable, et, il faut l'avoir vu pour le comprendre, car, c'est innénarrable [sic].

Nous avançons, de peine et de misère, nous accrochant dans le fil barbelé, sautant dans les trous d'obus, etc., lorsque le (Lieutenant) Gendron, en charge de notre wave nous donne le signal d'arrêter, car nous allons trop vite. Nous nous mettons à l'allume, et donne le signal de continuer. Cette action, môte la peur ; j'allume moi aussi une cigarette, et avance Thérien !..

... C'est là, que je fûs, enterré ; un obus éclate à cinq pas de moi ; je tombe à plat ventre et je perds connaissance ; quand je reviens à moi, j'ai la figure et les bars à découvert, mon équipement enlevé et je sens au cou, une douleur terrible ; qui m'a déterré ? Je l'ai su après, mon vieux compagnon, mort depuis m'avait rendu ce service.

Je me relève. Je suis étourdi. Je passe ma main au cou et sens une chaleur que je crois être du sang. Je peux aller en arrière, je tombe ; la pluie commence à tomber ; je me relève, avance quelques pas, tombe dans le fil barbelé. Je ne sais même pas où est le front. Je n'entends qu'un bruit. Je ne vois qu'une lueur. Je tombe finalement [sic] dans un trou d'obus, et, malgré le bruit du canon, je suis tellement fatigué que je m'endors.

Combien de temps ai-je dormi, je ne sais, je tâte ma blessure. Ce n'est qu'une bosse. Il fait petit jour, il pleut toujours. Je m'accroche dans les morts, j'entends les plaintes des blessés. Je butte sur un autre corps. C'est mon capitaine blessé d'une balle dans chaque jambe. Je le panse. Il s'aperçoit de mon état, me donne un coup de rhum. Je vois passer au loin un groupe de nos hommes de support. Je les rejoins, me rapporte au [lieutenant]. ...

Le [lieutenant] me garde avec lui. Nous vidons les dug-outs, tuons une trentaine de fritz et en capturons 84 prisonniers. Une section de mon régiment s'avance, je la rejoins et arrive avec eux à Monchy ; notre objectif. Beau petit village entouré de tranchées...

Armand Thérien

Armand Thérien,

22^e bataillon (canadien-français)